

LE PERE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an... 6 Six mois... 3 Trois mois... 1 50

REDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an... 8 Six mois... 4 Trois mois... 2

DREYFUS SERA REVISIONNÉ ! ET LES AUTRES ?

GRÈVE DES TEINTURIERS D'AMIENS



EST-CE LA FIN FINALE?

Ouf, nom de dieu, allens-nous enfin voir le bout de l'affaire Dreyfus ?

Peut-être bien que oui... peut-être bien que non !

Il est vrai, les macaques antédiluviens de la Cour de Cassation ont fichu en l'air le verdict du Conseil de guerre, — donc la revision est quasiment faite.

Pas moins, il reste un point d'interrogation.

Et il est gros ce point d'interrogation ! C'est l'hippopotame Dupuy qui flotte à nouveau.

On croyait cet animal enfoui sous le dégoût. Pas vrai, nom de dieu ! Les gros porcs se noient difficilement.

Un autre que ce grasieux birbe aurai

succombé sous l'odieux des assommades du boulevard Michel en 1893, de la fermeture de la Bourse du Travail et de la paternité des lois scélérates.

Finaud comme un marchand de ferrailles, Dupuy ne rouspéta pas sous les glaviaux. Il laissa pleuvoir les molards... et maintenant que l'orage est passé le bougre se retrouve en bonne posture.

En tellement bonne posture qu'il est le maître de la situation : il est redevenu le chef des bourriques ministérielles.

Vers quel horizon va-t-il s'orienter ?

Des quatre coins on lui fait risette : Drumont lui pelote le lard et Rochefort l'éponge des engueulades qu'il lui servit antan ; derrière, toute la fripe réactive, état-majorique et crétime le reluque comme l'ange sauveur.

De l'autre bord, c'est kif-kif bourriquot : on lui explique gentiment qu'il doit faire respecter le droit, la justice, la vérité et on lui sert un tas de fariboles sur les grands principes... et il fait de tout ça le même cas que du godillot, qu'en qualité d'auvergnat il trouva un jour dans sa soupe : « Chest pas que che choit chale, mais cha tient de la place... »

Ah, mes amis, les « principes », l'hippopotame Dupuy les a quelque part.

En fait de principe il n'en connaît qu'un : son intérêt !

Donc, il va flairer d'où le vent souffle le plus fort, puis — en girouette qui connaît son affaire — c'est de ce couchta qu'il s'orientera.

—o—

Quoiqu'il arrive, il y aura des enseignements à tirer pour les bons bougres :

Si Dupuy ne fout pas des bâtons dans les roues de la revision, ça va aller tout seul : en deux temps et trois mouvements les chats-fourrés de la Cassation feront rappliquer Dreyfus et le blanchiront à neuf.

Mais, cré pétard, le blanchissage de Dreyfus implique le passage au cirage des matadors du militarisme : sale coup pour le dessus du panier !

L'écume n'est pas la crème !

Pensez donc, outre les gratte-papiers gaulonnés de l'Etat-Major, qui ont plus que gratté les papiers... qui ont, à gogo, tripatoillé et falsifié des pleins dossiers, voici que les plus huppés de l'armée trinquent aussi : des généraux, des anciens ministres... Zurlinden, Mercier, Chanoine, Boisdeffre, Pellieux, Gonse et autres Esterhazy.

Mince de massacre !... Mais pas d'innocents, car y a pas d'innocents dans les culottes de peau, pas plus Dreyfus que d'autres.

Tous sont coupables : au moins d'être porte-rapières... sinon d'autre chose !

Et alors, il faudra bien que les plus bouchés à l'émeril finissent par douter du

prestige galonnard et se disent enfin :
« A qui se fier ? »

—o—

D'autre part, ça éclaircira la situation : tous les chialeurs de la politique qui — rien qu'à propos de Dreyfus — se sont éveillés avec une rage de justice et ont découvert les grands principes de la Révolution Française seront collés au pied du mur :

On verra enfin ce qu'ils ont dans le ventre ! Et ce sera une déception... pour les bons bougres qui ont coupé — à moitié — dans leurs ronflantes palabres : ça fait que ceux-ci se décrocheront pour de vrai de la politique.

A moins que ces beaux messieurs marchent?...

Ça serait champêtre, — tout en n'étant d'ailleurs que naturel : puisqu'ils se sont posés en remparts de la Justice et ont joué tant et plus de la guitare revisionniste, il serait logique qu'ils revisionnent jusqu'à la gauche.

Il ne leur manquerait pas de motifs ! Toutes les victimes des lois scélérates sont là, — attendant la revision légitime de leurs monstrueuses condamnations : Monod, Beury, Chevry, Meunier, etc.

Et, nom d'un foutre, ils ne sont pas uniques !

Aux Biribis africains, aux chiourmes militaires, la viande à revision s'amonce ! Sans compter les bagnes de droit commun, maisons centrales et bagnes calédoniens ou guyanais.

En face de ce turbin qui s'imposera fatalement aux enragés revisionneurs, simplement Dreyfusards, quelle sera leur attitude ?

Je parie une décoration contre une chopine de piccolo, qu'ils conclueront que ces revisionnements n'ont rien d'opportun et que ces questions ne seront pas posées.

—o—

Je n'ai jusqu'ici fait qu'une supposition : Dupuy revisionnard.

Or, il se pourrait qu'il tire à cul et aille froter sa hure du côté de la gradaille, frocaille et autre racaille, soit par goût (pour la joie imbécile de frayer avec les aristos), soit, — kif-kif Félix — par peur du potin.

Drumont a un cimetière, tout farci de cadavres présidentiels — et ça lui permet de mener le Tanneur National par le bout du nez.

A la page 8 du caneton, le copain dessinateur fait allusion à un des cadavres en question : Drumont, marchand de caries transparentes, exhibe un carton (est-ce une photographie de femme à poil ou une carte délivrée par le service des mœurs ?...) et grâce à cette exhibition, l'honnête Drumont, ex-policier impérial, apprend la musique à Félix.

Et Félix chante!... par crainte d'un scandale familial.

Ça, nom de dieu, c'est bougrement malpropre. Si j'y ait fait allusion c'est tout bonnement pour prouver que le vieux gniaiff sait des tas de choses.

Il connaît même l'acte de naissance de Drumont... et c'est du nanan.

Je ne dois d'ailleurs pas être le seul à savoir de quoi il retourne : les DROITS DE L'HOMME y firent une petite allusion, il y a quelques jours...

Mais, brouh ! Parlons d'autre chose !

—o—

J'en reviens à Dupuy : qu'arriverait-il s'il ne voulait pas laisser revisionner ?

Oh ! c'est bien simple, la polémique continuerait ! Pour que « l'affaire » soit entermée, autrement que par la revision, il faudrait que les coffres des dreyfusards soient à sec.

Comme on n'en est pas là, il y aurait encore du bachanal sur la planche — et une nouvelle couche de politiciens y perdrait sa réputation.

Cela n'est pas pour déplaire aux bons bougres !

Allons-y !

On pourra objecter les craintes de coup d'Etat ?

C'est un danger. Certes, si la gradaille osait, elle ne barguignerait pas et elle submergerait le populo avec joie.

Seulement, voilà le chiendent : il faut réussir. Or, c'est cotonneux !

Tout ce que pourrait faire Dupuy c'est se rattraper de son impuissance à museler les dreyfusards en cognant sur le populo.

Ça, c'est dans les choses possibles !

Nous autres — pauvres de nous ! — nous sommes tout indiqués pour payer les pots cassés.

Et qu'on ne s'illusionne pas : les dreyfusards laisseraient faire — on l'a vu quand Brisson a mobilisé les troubades contre les grévistes. Nul n'a protesté.



LES DERNIERS COMBATTANTS

C'est les plombiers-zingueurs !

De l'épidémie de grèves qui a eu son épanouissement à la suite de la grève des terrassiers, les seuls qui tiennent encore coup, c'est les plombiers, couvreurs et zingueurs.

C'est chouette de leur part, nom de dieu ! C'est pas la ténacité qui leur manque.

Au moins, réussiront-ils à faire caner leurs galeux ?

Je le souhaite, cré pétard !

Mais, quoi qu'il en soit, l'effet moral est semé et il en sortira du bon...

Désormais, il y a quelque chose de changé dans l'exploitation humaine ; les prolos ne sont plus désemparés et désorientés en face de la scélératesse capitaliste : ils ont à leur disposition un moyen de lutte dont ils viennent d'apprécier la puissance : la Grève générale.

Aussi les patrons feront-ils bien de s'habituer à l'idée de la faillite sociale ; qu'ils se familiarisent avec le sort qui leur serait fait s'ils étaient obligés de donner leur démission du jour au lendemain.

Qu'ils suivent mon conseil et, lorsque les événements se réaliseront, les ex-exploiteurs seront moins ahuris par leur situation nouvelle qu'un éléphant qui trouverait un portefeuille ministériel.

LES TEINTURIERS D'AMIENS

Il y a déjà des mois et des mois que j'ai jaspiné de la dèche faramineuse des teinturiers d'Amiens et prévu qu'arriverait une crise : les prolos ne voulant tout de même pas se résoudre à crever littéralement de faim, tout en turbinant.

C'est arrivé ! A bout de misère, les teinturiers viennent de se fiche en grève.

Il y a, à Amiens, une douzaine d'usines de teinturerie et d'apprêt qui occupent environ un millier de prolos. En 1893, après une grève bougrement longue, une cote mal taillée fut acceptée, fixant le salaire minimum de l'ouvrier à 21 francs par semaine.

Turellement, malgré la promesse des patrons de ne pas descendre au-dessous de ce prix, les jean-foutre n'en firent rien ; ils n'eurent qu'un dada : réduire tant et plus les salaires ! Et les charognards n'ont que trop réussi. A l'heure actuelle les singes qui paient le mieux ne casquent plus que 18 francs par semaine au grand maximum.

Je dis « maximum » et non « minimum », hélas ! Dans presque toutes les usines, les prolos ne bûchent guère, depuis belle lurette, que trois ou quatre jours par semaine ; de la sorte, la moyenne du salaire d'un ouvrier teinturier est de 10 francs par semaine.

Allez donc faire bouillir la marmite — même rien qu'avec des patates ! — quand on a pour tout potage dix francs par semaine. Et quelle mistouffe, nom de dieu, s'il y a de la marmaille à la clé !

Comment les pauvres bougres de teinturiers s'étaient-ils laissés réduire à pareille famine ?

Evidemment, ça doit être parce qu'ils n'ont pas résisté assez efficacement aux empiétements patronaux ; ils se sont endormi sur le rôti et se sont reposés sur la promesse formelle des patrons ayant adhéré, en 1893, au tarif minimum de 21 francs par semaine.

Les pauvres gas ont oublié que des promesses d'exploiteurs... autant en emporte le vent !... si les prolos ne tiennent pas coup. Par exemple, si, malgré les difficultés que j'ignore, les frangins teinturiers avaient répondu aux voleries patronales par un galbeux sabotage, il est probable que les capitalistes n'auraient pas réduit les salaires avec une si impitoyable canaillerie.

Mais, cré pétard, il ne s'agit pas de récriminer ! Il s'agit de faire mieux à l'avenir.

Dès que les patrons ont eu vent de la grève ils se sont réunis et, de concert avec le préfet, ils ont versé une larme de crocodile sur la dèche des ouvriers. Puis, comme ces fripouillards avaient la chiasse, ils ont décidé de promettre à leurs prolos un salaire minimum de 20 francs par semaine.

C'est ce qu'ils ont fait samedi.

Malgré ça, les prolos se sont foutus en grève ; seule une usine travaille, parce que les prolos y sont payés au tarif de 1893.

Que va-t-il sortir de cette grève ?

Au point où en étaient les choses, les prolos ne peuvent pas tomber de mal en pire — et s'ils n'ont pas froid aux yeux ils peuvent, par leur énergie, faire reculer les singes, ou tout au moins les tenir en respect.

En attendant la Sociale, c'est mieux que rien !

Victoire sans combat !

Il y a des ans et des ans que les employés des chemins de fer mendigotent des réformes aux pouvoirs publics.

Turellement, ça a été comme s'ils pissaient dans un violon.

Les bougres n'ont rien vu venir... sauf des promesses !

Pourtant, étant donné leur nombre, ils ne sont pas une quantité électorale négligeable : aussi une kyrielle de bouffe-galette ont-ils trouvé profitable de coller sur leur carte de visite :

Député qui pelote les cheminots.

Ça n'engage à rien et ça peut donner quelques voix : il arrive, en effet, que des employés go-beurs votent pour le birbe sur le vu de l'étiquette.

Qui est roulé ?

C'est le cheminot ! Il peut faire le poireau tant qu'il voudra ; en fait de réformes il verra la peau !

Par contre, si au lieu de mendigoter par la voie légale, les cheminots cherchent à décrocher de l'amélioration à la force du poignet, illico ça change d'antienne.

Les résultats s'aperçoivent vivement, sans même que les employés aient besoin de rouspéter : la crainte de les voir agir amadoué les Compagnies.

La dernière tentative de grève en est la meilleure preuve : comme fiasco, elle a été réussie ! Jamais on n'aurait pu supposer que des prolos aient une chiasse pareille.

Mince de cacade ! Le seul fait de voir les gares occupées par la troupe a foutu une trouille insensée aux cheminots les plus disposés à faire grève.

L'aspect des baïonnettes les a vaincu sans combat.

Et quel combat peu périlleux que le leur : ils n'avaient qu'à se croiser les bras ou rester couchés pour décrocher la victoire.

Mais les couillons ont eu peur de Croque-Mitaine.

La belle foutaise que des soldats !

En foutrait-on tant et plus : y aurait-il des canons de marine, des canons revolver, des obusiers, voire même des torpilleurs... Et puis, après ?

Tout cet attirail pourra-t-il empêcher un bon bougre de se rouler les pouces ou de ne pas démarrer de son plumard ?

Evidemment non ! La force répressive de la gouvernance n'a pas d'action contre des prolos qui se limitent à la résistance passive.

Que peuvent les fusils Lebel contre cette force d'inertie ?

Rien ! Absolument rien !

Hé bien, de ce minimum d'action les cheminots ont été incapables : ils ont eu peur !

Tout de même, il y en a qui ont eu davantage peur qu'eux : ce sont les grosses légumes des Compagnies !

Leur cascade a été encore plus carabine que celle de leurs priors.

La crainte de la grève les a démolis au point de les amadouer : la seule annonce de la grève les a rendus moins laignes. — Je parle uniquement de la Compagnie du Nord n'ayant de travaux que sur celle-là.

Cette grève de Compagnie est réputée pour être la plus laide et la plus hargneuse. Or, quand elle a su que ses priors avaient des velléités de grève, elle a mis un bouchon à sa pignone et s'est décidée à jeter quelques augmentations à ses priors, — comme on jette un os à un cabot qui montre les crocs.

Le jour même où la grève devait éclater les signilleurs de la gare de Paris ont été augmentés d'environ 100 francs ; à Saint-Denis et au Bourget, l'augmentation a été encore plus sensible ; les signilleurs ont 100 à 150 francs de plus qu'avant de sorte que, maintenant, il y a à Saint-Denis des signilleurs qui ont 1.750 francs d'appointements ; jamais, au grand jamais ! on n'avait vu pareil phénomène à la Compagnie du Nord !

Or, ces largesses, on ne saurait trop le reconnaître, sont uniquement dues à la peur bleue que les richards ont eu : la crainte de la grève a seule rendu un tambour humain.

Sans cela, les signilleurs auraient pu se fouiller pour des augmentations, — on leur aurait plutôt servi des diminutions !

Ce résultat heureux d'une grève qui a été un énorme ratage est un riche enseignement : ça prouve que si les cheminots avaient eu deux hards de tempérament, ils étaient les maîtres de la situation.

Qu'ils y réfléchissent, nom de dieu !

Et, qu'ils s'alignent vite pour prendre leur revanche.



Injustice distributive !

C'est toujours la même chanson : quand des bons bourgeois défilent devant le comptoir des chats-fourrés, les sacrificateurs ont la main lourde — et ils font patte de velours quand c'est un de leurs copains ou un mec qu'ils ont à la bonne.

Ainsi, l'autre jour, les enjuponnés du comptoir correctionnel de Paris font pas barguigné pour remettre en liberté provisoire — en attendant la jugerie définitive — le grand melador des bouffe-youpins, Guérin. Et pourtant, le susdit Guérin n'est pas tout à fait aussi blanc qu'un scorpion qui vient de naître ; un quart d'œil, le nommé Leproust, avait été le cashir au milieu de sa bande en disant : « C'est lui qui m'a foutu un coup de matraque ! »

Les amis de Guérin répondirent : « Vous n'avez pas vu l'assommade puisque vous avez gueulé « A bas la France ! A bas l'armée !... »

L'accusation était rigouillante, d'autant qu'elle était appuyée par les déclarations catégoriques d'un porc décoré qui affirmait mordicus avoir entendu Leproust brailler les cris séduiteux en question.

Imaginez qu'en place du Leproust c'eût été un pauvre prolo à qui la clique antiyoupine s'en fut pris : le malheureux était empoigné par Leproust — sur les ordres de Guérin et du vieux porc décoré — on le passait à tabac dans les grands prix et il n'en réchappait pas : coups de matraque de Guérin... tabac de sergots... il était fri.

Tout est bien qui finit bien ! Leproust est décoré, Guérin a été remis en liberté avec excuses et salamales, et si on le condamne ce sera pour la frime.

Il n'en a pas été de même d'un riche copain d'Amiens, Sauvage, dont j'ai déjà causé : au lieu d'être, kif-kif le susdit Guérin, l'assommeur de la pestaille, le camarade a été l'assommé... Aussi, s'est-on bien gardé de le remettre en liberté provisoire ! C'est qu'aussi le pauvre gas eut pu montrer les coups qu'on lui a administrés — et qui sont encore visibles après un mois. Ne serait-ce que pour éviter cela on l'a gardé au bloc.

Et il y restera quatre mois !

C'est la dose que les enjuponnés viennent de

lui administrer : quatre mois de prison pour avoir été assommé par des sergots... C'est pour rien !

C'est le cas de gauler : vive la république !

Un détail qui prouve le cynisme des roussins : un jour que Sauvage était chez le juge instructeur les roussins qui l'avaient assommé ouvrirent la porte, afin d'écouter et de savoir quoi répondre.

Fin de Vacher !

Les marchands d'injustice viennent de se décider à condamner Vacher à mort.

Véritablement, le procès de ce monstre a été une sinistre comédie ; si les chats-fourrés ont fait durer le plaisir pendant près d'un an c'est qu'ils prenaient goût aux histoires érotico-sanguinaires du tueur de bergers.

Vacher est de la même famille, comme tempérament et comme mœurs, que les juges.

C'est un frère pauvre ! Il ne lui a manqué que l'éducation pour devenir un chat-fourré estimable.

C'est pour le coup qu'il eût pu satisfaire ses passions sanguinaires en toute sécurité. Par exemple, s'il avait perché à Paris, il aurait — avec de la brasse — découvert des maisons de retraite où on lui aurait fourni des gosses des deux sexes, avec permission de les martyriser.

Les bons bourgeois vont m'objecter que les hideuses procureuses de chair fraîche ne lui auraient pas permis de tuer.

En effet, je crois bien que ces garces — simplement pour s'éviter de trop graves embêtements — ne vont pas jusque là...

Mais, le jugeur Vacher aurait assouvi sa soif de meurtre au Palais d'Injustice : il aurait doublé sa passion... En sortant du lupanar il aurait expédié des victimes à Dehler...

Et le plaisir de tuer, assouvi de cette façon propre et correcte, doit bien valoir — pour un monstre — les sensations éprouvées au coin d'un bois en étripant des dents et des ongles les chairs pantelantes d'un berger...

Je n'exagère pas, les camarades !

Sous l'hermine des chats-fourrés il bat bougrement de cours d'érotomanes-sanguinaires qui sont les Vacher de la bourgeoisie.

J'ai mis Vacher sur le tapis parce qu'il est un riche échantillon de ce qu'a de dégueulasse ce maudit droit de juger.

En vertu de quoi un homme s'arroge-t-il le pouvoir de tribunaliser son semblable, de le foutre au bloc et de l'assassiner ?

Vous avez beau chercher, les copains, vous ne trouverez pas d'autre motif à pareille ignominie que le droit du plus fort.

En dehors de la force, il n'y a que peu de balle et balai de erin.

La Force est le clou auquel s'accrochent tous les fameux « droits » dont on nous embistrouille.

Vous avez beau tourner et retourner la question sur toutes les coutures, la reliquer dans les angles et dans les racoins, quand vous aurez éliminé toutes les immondes hypocrisies dont on a emberlificoté la jugerie, au fond — tout au fond — il ne reste rien, sauf la force.

Pourquoi donc tout le talbala décoratif ? Pourquoi tout l'attirail justiciard ?

Pourquoi à cette vieille/estin qui simule — en pierre ou en plâtre — la Justice, lui foutre une balance dans les pattes ? A quoi bon cet outil, puisqu'elle ne pèse jamais qu'à faux poids ?

Pourquoi, à cette maquerelle, coller une serviette de toilette sur les lucarnes ? Pourquoi ce cliquet puisqu'on sait que, dans toutes les affaires, elle n'est hargneuse qu'avec ses ennemis de classe, — le populiste ?

Je sais bien qu'il y a certains cas, — tout à fait rares, — où l'action des marchands d'injustice semble s'identifier avec l'intérêt de tous.

Ca, c'est de l'amorçage !

Malgré que le populo ait une sacrée couche de gnoleris, tout de même, s'il voyait les injusticiards être injustes depuis le premier de l'an jusqu'à la saint Sylvestre, il finirait par ne plus couper et par comprendre ce que je démontre :

A savoir que les chats-fourrés sont les souteneurs de la société capitaliste... et rien de plus !

Et dam, ceci compris, le populo n'aurait pas deux hards de respect pour les enjuponnés.

Or, ces chameaux tiennent — non seulement à être crains — mais encore à être respectés.

C'est rouillard de leur part !

Ils savent que la Force qui n'a pour point d'appui que la force brutale est bien près de

fouir ; c'est pourquoi ils lui ont collé un arc-boutant d'hypocrisie : ils ont transformé la Force en idée de Justice.

Par exemple, à propos de Vacher, ils vont se ruer aux gobeurs que, sans eux, Vacher aurait continué ses monstrueux exploits... C'est eux qui ont mis les gendarmes aux trousses de ce monstre... C'est eux qui l'ont condamné... et c'est eux qui vont le racourcir...

Et les bonnes gens couperont dans le mensonge !

Cré pétard, il suffirait pourtant d'avoir un peu de mémoire pour se souvenir que les pandores ont toujours protégé Vacher, parce qu'il trimardait avec son livret militaire de sous-off ; il a été arrêté grâce à un bon bougre de camfuchard dont il a voulu violer et saigner la femme... et les gendarmes ne sont arrivés qu'après la bataille.

Quel a donc été la besogne des protecteurs de la sécurité publique ?

Nulle ! Complètement nulle !

Les hibbes-là ne se sont montrés que quand il n'y avait plus rien à faire : ils n'ont rien prévu, ni empêché... ils se sont contentés de punir.

Pour ce qui est de ça — punir — ils s'y connaissent ! Comme bourreaux, à eux le pompon. Ils en sont ignobles !

Mais ce n'est pas ce qu'il faut au populo : il lui faut la sécurité.

Et bien, si les culs-terreux ont deux hards de jugerie ils peuvent se convaincre que les marchands d'injustice, avec leurs gendarmes, leurs policiers, leurs prisons et leurs bourreaux, ne lui donnent pas cette sécurité.

Bien au contraire ! Grâce à eux, si des ma-boules avaient l'idée d'imiter Vacher, ils savent maintenant qu'ils peuvent y aller carrément, ils n'ont rien à craindre des autorités et n'ont qu'à se gâter des paysans.

Il n'en serait pas de même si les enjuponnés étaient de sorte et si le populo était dépeigné du préjugé de punir.

Une supposition qu'un Vacher fasse son apparition, — ce qui serait un phénomène presque impossible vu qu'un pareil monstre est surtout une résultante de la roçette actuelle, — mais enfin, mettons les choses au pire : supposons qu'un Vacher éclore.

Les bons bourgeois se foudraient en chasse et, le jour où ils lui auraient foutu le grappin dessus — comme c'est arrivé pour le Vacher actuel — au lieu de le conduire aux pandores... pour la bonne raison qu'il n'y aurait plus de pandores — sans chercher midi à quatorze heures, ils le lui feraient passer le goût du pain.

Ils l'assommieraient kif-kif un chien enragé ! Ça ne traînerait pas, nom de dieu ! Et ça aurait pour résultat de foutre le trac aux malades qui auraient des intentions de l'imiter, — un trac bien plus carabine que la trouille du gendarme.

Et, outre ça, ce serait bien plus humain, bien plus moral et bien moins hypocrite que la jugerie.

Pourquoi a-t-on gardé Vacher en prison des mois et des mois ?

Il n'y avait pas à épiloguer sur le sort d'une bête malfaisante de son calibre : l'estourbir vite était la seule solution ! Au lieu de ça on a joué avec sa carcasse, kif-kif le chat avec une souris.

Voilà ce qui est hideux et cruel ! Aussi hideux et cruel que les actes de Vacher : les juges se sont ravalés au niveau de cette brute.

Or, dans toutes les jugeries c'est la même ignominie, — moins visible parce que l'enjeu de ces farces sinistres n'est pas souvent un monstre sur le sort duquel on est tous d'accord.

Pas moins le droit de punir est une monstruosité. Quand le populo sera dépétre de la vermine dirigeante il foutra cette horreur au rancard.

Après quoi, si les instincts sanguinaires des fauves ancestraux s'éveillent dans quelque citrouille de détraqué, le populo lui fera passer le goût du pain, — sans le moindre scrupule, — comme on écrase un scorpion ou une vipère,

Non pas parce qu'on en a le droit, mais parce qu'on se trouve en état de légitime défense.

Et ce sera excusable !

Ce sera excusable parce qu'on agira sous le coup de la colère et de l'émotion.

Mais, nom d'une pipe, ce ne serait plus excusable si on collait la brute à qui on en veut dans un cabanon et qu'on ruine pendant des semaines et des mois sur le supplice qu'on lui infligera... Alors, ce serait de la jugerie et comme on tuerait dans toute la plénitude de la raison on serait des bourreaux aussi odieux que la victime.

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD

— Y crois-tu à ce Coup d'Etat dont on jase depuis quelques jours ? me disait Falourd tout en vidant son verre.

— Ma foi, l'ami, comme on connaît ses saints on les adore, et tu sais, les oiseaux de l'Etat-Major, s'ils ne sont pas coupables en sont bien capables.

— Fichtre oui ! je conçois qu'après les excitations du frocard Didon, en présence du gros matador Jamont, les frasques et les menaces des hauts galonnards, les manigances de Gamelle et de Totor, l'esclandre du Chanoine, l'attitude louche et équivoque de l'Elysée, les républicains pour de bon, aient la puce à l'oreille et craignent fort l'estrangouillement de leur République.

— Si ce n'était que cette garce-là qui fut en péril, on aurait tôt fait d'en porter le deuil et les socialistes comme les anarchos ne se décarcasseraient pas bézef. Pour ce qu'elle a été gentille à notre égard, se faire casser la gueule... Zut alors ! On a toutes les idées de répondre aux républicains d'aujourd'hui ce que les parisiens répondaient aux gauchards de 1852, lors du Coup d'Etat de Badingue : « Offrir nos carcasses aux balles pour vos 25 francs, macache. »

— Ça c'est vrai, Barbassou, c'est foutre que trop vrai. Se tenir prêt à sauter à la gargamelle des sabreurs et des raticheux pour que soient ministres le Constans de Fourmies et le Dupuy des lois scélérates, — autrement dit gros plein-de-merde, — c'est raide, vois-tu ; pourtant voilà le hic, si on la laisse foutre par terre, cette chamelle de République, on rétrograde de cent ans en arrière.

— Cent ans... et même une chiée de siècles ! Non seulement on nous fait faire machine en arrière par delà la révolution du siècle passé ; non seulement on biffe les quelques bribes de liberté, si péniblement conquises par le peuple à la force du poignet ; mais, qui pis est, on recule par delà la Renaissance, à l'Inquisition, en plein Moyen-Age.

Ainsi l'exige la raticheonnerie dont le jésuite laïque Drumont et les frocards Garnier, Bailly, Dulac, etc. sont les principaux agents.

— Crois-tu donc, vieux frangin, que les jean-foutre de bourgeois se prêteraient à réaliser ce plan des réacs ?

— Pourquoi pas ? D'autant que la cléricaille se modernise au matériel autant qu'elle peut le faire : elle te lâche carrément l'ancienne féodalité nobiliaire pour la féodalité financière. Les capitalistes ont compris que les raticheux, maîtres abrutisseurs, leur préparent des esclaves souples et maléables et, en même temps, l'accord se fait aussi avec les représentants de l'ancienne noblesse qui sont les gradés de l'armée.

Saisis bien mon dégoûtage : tant qu'a existé la division entre les trois catégories de la vermine dirigeante, y avait pas mèche que la bourgeoisie se prête au retour de l'ancien régime théocrate et féodal. Ce retour était tout à l'avantage des anciens aristos, autant aurait valu pour la bourgeoisie décréter son suicide.

Mais, petit à petit, grâce aux coups de main du populo, la noblesse en tant que propriétaire et capitalote a été éliminée ou fondue dans la bourgeoisie. Comme le régime militaire était un succédané du régime seigneurial d'antan, les héritiers des anciens *genpilhomes* comme les appelait ce riche bougre de Rabelais ont échoué là dedans. Les trois quarts de nos traine-rapière sont des hobereaux, des particuliers et, qui plus est, les dignes élèves de la cliquaille jésuitarde.

— C'est pourtant vrai ce que tu dis là, père Barbassou, s'exclama le brave Falourd.

— Si c'est vrai. N'as-tu pas su qu'un certain Urbain Gohier a pris la peine de fourrer son nez dans les annuaires : primo, dans celui de l'armée de Condé, autrement dit la liste des noblaillons émigrés, patriotes à la Esterhazy, qui se battaient contre la France sous les drapeaux prussiens et autrichiens ; deuxièmement, dans l'annuaire actuel de l'armée française où sont alignés à la queue-leu-leu la longue litanie des types chamarrés et dorés sur toutes les coutures qui tiennent sous leur coupe nos malheureux fistons ?

— Ma foi non, on lit si peu à Terrefort. Et quoi qu'il a trouvé ce mossieu à farfouiller dans ces sacrées paperasses ?

— Ça vaut l'os, nom de dieu, ce qu'il a trouvé ! Il a trouvé dans l'armée actuelle plus de mille noms d'officiers portés par ceux de l'armée de Condé. Tu vois ça d'ici : le personnel de l'ar-

mée, la gradaille, c'est les rejetons des anciens seigneurs ; et, ma foi, le régime militaire ça pue bougrement le régime seigneurial.

Comme le bandit de seigneur, l'officier a tous les droits sur « ses hommes » : il distribue à fantasia boîte et grosse malle ; si tu lui manques le salut, comme si tu manquais la révérence au seigneur, gare aux torgnoles !

La caserne, comme le donjon antique, a ses oubliettes et ses instruments de torture : que les galonnards soient à l'abri des regards indignes, exemple en Afrique, et ils s'en donnent à cœur joie, Biribi n'a rien à envier à l'Inquisition espagnole !

— Encore, oublies-tu, me dit Falourd, que kif-kif le serf de la plèbe du moyen-âge, le troubade a les pieds et les poings liés : la faculté de se mouvoir lui est refusée. Bref, il y a une grande analogie entre le serf d'aujourd'hui et celui d'aujourd'hui, et aussi entre le hobereau et le traîneur de sabre moderne.

Pour pimenter la sauce, tout le monde est soldat jusqu'à quarante-cinq ans et je me suis laissé dire que le général Billot voulait qu'on le fût pour de bon et que tout français fût justiciable des conseils de guerre jusqu'à cet âge. Mince alors !

— C'est vrai, répondis-je au camarade, cette lubie a germé un jour dans la caboche de ce ramollot. Mille polochons, enfoncés les chats-fourrés !...

Sur ce, on lampe une autre verrée, car la conversation languit avec Falourd quand on reste sans boire. Puis le gosier humide, je reprends avec plus d'entrain :

— Et dire que ce sont ces républicains de malheur dont l'armée cherche à balayer la république qui ont poussé le militarisme à ses dernières limites.

Ces jean-le-cul avaient pourtant (lorsqu'ils étaient dans l'opposition) demandé à cors et à cris l'abolition des armées permanentes et la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ils montraient le poing à l'Eglise et tournaient le cul à la caserne.

Aussitôt accrochés au râtelier, voici qu'ils courbent la caboche devant le goupillon et lèchent le sabre des grands capitulards tout ruiselant du sang des ouvriers parisiens.

Quelle excuse ont ces Sicambres pour éponger leur parjure ?

Partout, en 1870, l'armée a fléchi devant l'invasion : les grands chefs ont été traitres ou incapables, ils n'ont connu que la fuite ou la reddition.

Là seulement où le peuple a eu de l'initiative, à Champigny, à Buzenval, à Montretout, partout où il n'est pas rêné par l'impérialisme d'un Trochu il se bat crânement, tient tête à l'envahisseur.

Mais voilà, le peuple armé peut très bien refouler l'envahisseur, il ne peut terrasser l'ennemi du dedans — lui-même.

Tandis que l'armée, battue par les allemands, prend sur les Parisiens une superbe revanche.

Riches avant tout, les républicains bourgeois craignent le peuple. Dans les égorgements des travailleurs parisiens, ils ont marché de corde avec les réacs de tout poil : en juin 1848, Ledru-Rollin était avec Cavaignac ; en mai 1871, Louis Blanc innocentait Thiers et Gallifet... Ah, ces républicains ! ils ont voté des félicitations aux massacreurs...

Désormais, ces jean-foutre-là en pincent pour le militarisme, ils lâchent d'un cran l'armement du peuple, les milices, les gardes nationales et autres rengaines des temps héroïques... Et voilà qu'aujourd'hui cet échafaudage d'arbitraire et de despotisme a des vellétés de se retourner contre eux.

Ils sont frais, les salauds, pour défendre leur république.

Reste le peuple, les travailleurs, les socialistes, les anarchistes.

Au coup d'Etat sommes-nous prêts à répondre par la Révolution ?

C'est là le chiendent ! Si nous ne pouvons aller de l'avant, gardons au moins les positions conquises.

Et le prolo de la caserne se souviendra-t-il, le cas échéant, que travailleur il était la veille, que travailleur il sera le lendemain ?

A-t-il entendu ce que disait, l'autre jour, la calotte de peau Derrécagaix qu'il faut des fois savoir n'obéir qu'à sa conscience, théorie qu'un autre galonnard, Labordère, mit en pratique lorsque le seize-mayeux Miribel, kif-kif ceux d'aujourd'hui, voulait étrangler la Gueuse ?

Mais chut, les murs ont des oreilles et par ce temps de lois scélérates, qui sait si on ne nous chercherait pas pouille sous prétexte qu'on excite les trouffions à désobéir à leurs chefs... même quand ces chefs s'insurgent contre une vaine égalité et violent les lois et la Constitution à sabre que veux-tu.

C'est dommage que Brisson ait fait la culbute ! Ce serait encore lui qui aurait peut-être occasion d'ordonner des poursuites — lui qui, justement, dans les lois scélérates sus mentionnées, fit adopter que cette provocation n'est pas un délit... Sur ce, tous les deux, Falourd et moi, on resta à rêvasser un moment, les coudes sur la table. En nous levant, pour décaniller, on eut la même idée :

— Si nous montrons les crocs, sabreurs et goupillonners auront la venette et rentreront dans leurs tannières... Mais, viédaze, ne nous dormons pas sur le rôti !

LE PÈRE BARBASSOU.

La République honnête

Par EUGÈNE POTTIER

*Robert Macaire a cinquante ans.
Il fit sa proie au bon temps.
A la Bourse, gras et vermeil,
Il fait la pluie et le soleil.
Modéré féroce, il répète :
Vive la République honnête !
Et Bertrand dit de son côté :
Vive la Famille et la Propriété !*

*En expropriant tels et tels,
Il eut dix maisons, trois hôtels,
Par lui, l'entrepreneur miné,
Fait banqueroute, est condamné,
Puis meurt sans ressource à la Dette.
Vive la République honnête !
L'hypothèque a son bon côté...
Vive la Famille et la Propriété !*

*En quarante-sept, dans les blés,
Ses capitaux se sont doublés.
On peut spéculer sur le pain ;
Mort ou loi font taire la faim !
Ils organisent la disette,
Vive la République honnête !
Au capital sa liberté...
Vive la Famille et la Propriété !*

*La famille, il en suit le rit
Chez les vertus de Breda Street,
Floué, grugé, le diable aidant,
Il se rattrape en marchandant
Les filles sans pain qu'il achète :
Vive la République honnête !
Sérail au rabais recruté...
Vive la Famille et la Propriété !*

*Macaire épouse un million,
Fruit taché, cœur d'occasion.
Bertrand, deux beaux yeux sans un sou
Glu d'oiseleur, piège à vieux fou.
L'une apporte dot et layette :
Vive la République honnête !
L'autre sa bonne volonté !
Vive la Famille et la Propriété !*

*Souteneur de l'ordre moral,
Macaire fonde un grand journal
Bien pensant, mais vindicatif,
On y ment pour le bon motif.
Les canards de coupeurs de tête,
Vive la République honnête !
On les fabrique en comité,
Vive la Famille et la Propriété !*

*Bertrand, depuis qu'il a du bien,
Avec le gendarme est très bien.
Macaire, inclinant vers Chambord,
Demande au ciel un pouvoir fort.
Pour les beaux yeux de leur cassette,
Vive la République honnête !
Ils sauvent la société...
Vive la Famille et la Propriété !*

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Prix . Cinq ronds.

LE PERE PEINARD EN PROVINCE.

La Signature

Dieppe. — Les exploiters jouent avec chic du procédé qui consiste à faire signer aux turbineurs un papier quelconque auquel les pauvres bougres ne comprennent rien et par lequel ils renoncent aux maigres garanties de la loi.

C'est une bêtise de ce genre qui a amené la grève des terrassiers : avant d'embaucher un prolo, les chameaux lui faisaient signer une carte par laquelle il renonçait aux prix de série de la Ville et consentait à travailler au rabais.

Ça se pratique en province, et surtout en matière d'accidents survenus pendant le travail.

Voici un fait :
En ferrant un cheval vicieux un ouvrier maréchal fut blessé.
Son patron lui fit signer un papier quelconque.

Quel en était le contenu ? Le turbineur qui ne sait pas lire ne pût s'en rendre compte et il y alla de confiance.

Qu'arriva-t-il ? Sur le vu du papetard l'Assurance ne voulut rien payer, — le patron non plus !

On alla au juge de paix pour lui demander qu'il fasse indemniser le prolo par le proprio du canasson.

Après avoir fourré son blair sur les papiers, le jugeur dit au prolo :

— Mon ami, vous avez renoncé à tous vos droits.

— Mais je ne sais pas lire !
— Il ne fallait pas signer... Je n'y puis rien !

Et voilà, pour rouler un prolo ce n'est pas plus difficile que ça !

Le pauvre bougre perdit des journées de travail, paya les frais de maladie et, aujourd'hui encore, il n'est pas foutu d'expliquer ce qu'il a signé.

Moi je sais, nom de dieu : il a signé en blanc sa condamnation à mort !

Élections cipales

Ne quittons pas Dieppe sans dire un mot de la petite foirade électorale qu'il va y avoir le 6 novembre.

Deux conseillers cipaux ont dévissé leur billard et deux autres sont démissionnaires, — parmi eux le fameux Jubault, républicain jésuitard de la mairie.

Monsieur le maire Roger, voudrait une collection de jésuites de son poil. Il cherche ceux qui vont à confesse comme lui. Or, ça ne va pas tout seul. Les républicains se soucient peu d'entrer dans la capucinière du Conseil cipal.

Bibi va donner un conseil aux bons bougres : ne votez pas !

Les cléricochons qui vont se présenter seront élus à une majorité ridicule et les bons fleux auront la satisfaction de se dire :

« Notre Volière est farcie de cafards, c'est vrai ! Mais nous en avons soupé : si nous ne pouvons la fiche bas selon notre désir, du moins ne sommes-nous pas assez cruches pour approuver son existence en votant, et en aidant à augmenter le nombre des processionnaires, planteurs de croix, persécuteurs de la libre-pensée, etc. »

« Quand ces salopards essaieront, ainsi qu'ils en ont le désir, de concéder l'exploitation du Casino cipal à une société de jésuites comme eux, nous gueulerons comme un seul homme, nous ferons un raffut du diable, et, nous arriverons à prouver, ce jour-là, que malgré toute leur hypocrisie l'intérêt du ciel n'est pas le seul qui préoccupe les cafards et qu'ils ne crachent pas sur notre bonne galette... »

Le maire malgré lui !

Le Tréport. — Lorsque l'armateur Victor

Lamille fut bombardé maire du patelin, — il y eut de ça quelques mois, — il fit sa moisurée, refusa, se fit prier et supplier... Il y fallut trois tours de tinette !

Enfin, le Lamille se décida à accepter, pour rendre service à ses concitoyens et il jura ses grands dieux qu'il démissionnerait après la saison.

La saison des bains est passée et le type ne parle pas de lâcher sa place : il manque à sa promesse !

Peut-être, qu'en fait de « saison » ce chameu-erale d'armateur pensait à la saison du hareng et du maquereau !

Truc de jésuite, nom de dieu !
Peut-être, avant de démissionner voudrait-il enlever les brous à ses matelots ?

En réalité, kif-kif tous les politicards, le maire malgré lui se fiche du suffrage universel, de ses conseillers cipaux et de ses adjoints... Il s'en fiche autant que des matelots qui ont fait la fortune de son père, — et ce n'est pas peu dire !

Cré pétard, les malices cousues de fil blanc du Lamille lui vont comme des boucles d'oreille à un lapin !

Charité de jésuites

Abbeville. — Dans la rue des Cordeliers il y a un nid de vermine noire... des pères de je ne sais quoi ! Je ne m'y connais pas dans les uniformes et les dénominations des bataillons de cette racaille.

Pour faire du chiquet, à certains jours de la semaine, les frocards distribuent des secours aux pauvres bougres.

Dernièrement, ces scorpions faisaient leur sainte distribution ; mais, par malheur, le Charles Bignon... qui n'est pas jésuite, tout le monde sait ça... avait fait embusquer des flicards qui arrêtaient les miséreux sous prétexte de mendicité.

La vermine noire pleure qu'on l'empêche de faire l'aumône, — et le maire, qui doit être de méche, rigole et s'écrie : « Vous voyez bien que je suis anticlérical, je fais des mistouffes aux calotins. »

Bougre de jésuite, c'est des drôles de mistouffes que tu leur fais ! Tu leur fais réaliser des économies sur le dos des mistouffiers. Si tu voulais réellement rogner les griffes aux cafards tu t'y prendrais d'autre façon : tu les empêcheras de voler et d'abrutir le populo.

Pauvres buses !

A Chateameillant il y a une tripatouillée d'andouillards, radicaillons et autres truffes qui sont plus bêtes qu'un régiment de dindons.

Il y a quelques semaines, au cours d'une fête, une estrade d'ou devaient fonctionner des musiciens s'écroula et les bonshommes s'affalèrent, les quatre fers en l'air.

A qui croyez-vous qu'en est la faute ? Au menuisier qui avait mal menuisé ?... Non pas ! La faute en est aux anarchos.

Un matin on relaque un placard qui tapisse un zur.

Vlan ! C'est encore les anarchos !
Un banc de pierre est cassé...

Même ritournelle : c'est les anarchos qu'ont fait le coup !

Faut-il qu'ils soient bêtes ces cochons de politicards. Les gas d'attaque ont d'autre besogne à entreprendre que pareilles babioles.

Fricottages d'exploiteurs

Liancourt. — Près de ce patelin, à un endroit nommé Lord Guibel on construit un hospice au compte de l'Assistance publique.

Un sacré birbe, conducteur de travaux, trouvant qu'il n'avait pas assez de gratte en opérant seul, a fait venir son rejeton et l'a bombardé cantinier, en l'installant d'autorité sur le terrain de l'administration.

C'était trop de culot, nom de dieu ! Un beau jour on fit vider sa cantine au rejeton ; mais, le papa ne voulant pas perdre cette belle source de profits acheta un terrain près du chantier et y réinstalla la cantine.

Inutile de dire qu'à cette garce de cantine on y débite de la saloperie. Pourquoi se gêner ? La clientèle a la main forcée !

Les prolos préféreraient aller croûter et s'a-

breuver chez les simples bistrots ou gargottiers où, la concurrence aidant, la tambouille et les consommations ne sont pas trop mauvaises.

Mais ils ne sont pas libres : il faut qu'ils aillent se faire échauder à la cantine du fils du conducteur des travaux. Oh, on ne les y force pas ! Seulement, à ceux qui rechignent, le père fait une tapée de mistouffes : il trouve le boulot mal fait, rabat sur les prix... et autres ficelles aussi dégueulasses. Tant et si bien que le pauvre prolo se trouve placé entre une double situation : ou bien décaniller, car à vouloir garder son indépendance il perd de tirer sa journée, — ou bien, aller à la cantine du rejeton, quitte à y licher du vitriol et à bouffer de la ragougnasse éœurante.

Ce que je raconte est crapuleux ! Mais aussi, pourquoi donc les maçons et les tailleurs de pierre plient-ils l'échine ? Ils sont eux mêmes les ouvriers de leur misère : s'ils s'entendaient pour boycotter carrément la cantine en question, que nul n'y foute les pattes ! le sac-à-mistouffe qui les canule ne pourrait pourtant pas les faire saquer tous.

Il ne faut pas perdre de vue que les exploiters sont toujours d'autant plus rossards que les prolos sont moins rouspéteurs.

Babillarde d'un Gabier de poulaine

PÈRE PEINARD,

Tu as souvent jaspiné aux pêcheurs que les consignataires, les armateurs et les mareyeurs les volaient en vendant le poisson.

« Il y a des trucs ! » disais-tu.

Tu n'avais pas tort ; il y en a des trucs ! C'est presque aussi commun que le hareng.

Pour aujourd'hui, je vais t'en débiter un :

À la vente à la criée, quand les arrivages sont nombreux et les acheteurs rares, le prix du poisson s'abaisse. Quand c'est le contraire, quand les acheteurs abondent et que le poisson boude, les prix montent.

Les fourneaux économiques ont pondu des gros bouquins sur cette question ; ah oui ! ils ne se sont pas privés de tartiner sur ce fourbi de « l'offre et de la demande. »

Je n'ai pas l'intention de leur faire le poil ; je ne veux casser que ce que j'ai reluqué :

Donc, à la criée, il y a de la hausse et de la baisse suivant les jours — et même suivant les moments. En effet, dans les ports, la criée a lieu par saccades, puisque les bateaux ne rappiquent pas tous en même temps.

Or, les galeux de consignataires-armateurs savent tirer profit roublardement des interruptions momentanées de la vente.

La semaine dernière... mettons à Volenport... les arrivages de harengs étaient rares et les prix forts.

L'autre jour, au début de la vente, le poisson était relativement abondant : on vendait la mesure 13 francs.

Alors, les salauds de consignataires profitèrent de l'aubaine : ils firent acheter pour leur compte et on porta le poisson dans leurs magasins.

Par ce procédé, ces chameaux sont, kif-kif Dieu le père, un seul merle en trois personnes — seulement leur fourbi est moins mystérieux que celui de la célèbre Trinité : ils sont, en même temps vendeurs, acheteurs... et producteurs, puisqu'ils vendent pour leur équipage.

À un moment donné, l'abondance de hareng diminua sur le marché ; alors, les galeux d'exploiteurs ramenèrent à la vente tous leurs précédents achats et ils les écoulerent au prix de 18 francs la mesure.

Grâce à ce traficage, si les matelots sont à la part, ils sont volés de 5 francs par mesure — car je n'ai pas besoin de dire que le consignataire qui fricotte comme je viens de l'expliquer met le bénéf dans sa profonde et n'en fait profiter personne.

En supposant que les matelots ne soient pas à la part il y a quand même un volé : c'est l'acheteur de poisson qui paie plus cher, grâce à ce tripatouillage d'accapareurs.

Et, père Peinard, ne vas pas croire que ce que je raconte est exceptionnel.

Non pas, mille sabords ! C'est de pratique courante : c'est grâce à ce furbique que les exploiters s'enrichissent... Et dire que ces jean-fesse ont le toupet de dire que leurs matelots les volent et les ruinent.

Sacrés canailles et menteurs ! Hé non, ils ne vous volent pas les matelots — ils sont trop bons garçons ; s'ils vous chapardaient, ils seraient moins dans la misère !

UN GABIER DE POULAIN.

VERS LA RÉVOLTE

(15) Par HENRI RAINALDY

Djeddef, sergent de section, s'efforçait vainement de faire à Delcros une vie relativement douce.

Pierre avait fabriqué avec quatre morceaux de bois et une bande d'étoffe sur laquelle des chiffres se suivaient en longue file, de un à cent, un petit calendrier mécanique.

Chaque matin, au réveil, son premier travail était de diminuer une unité au nombre de jours que marquait son fidèle calendrier. Il laissait l'objet pendu à un clou au-dessus de son lit jusqu'à l'heure de l'exercice.

Les anciens le venaient consulter.

— Combien encore ? demandaient-ils.

— 89.

Puis 88, 87, 86...

— Et nous, plus que deux cents et même ! comptaient-ils joyeux. On en est, on en est !

Les bleus venaient aussi de temps en temps, mais ils s'éloignaient toujours avec des soupirs effrayants de révolte contenue.

Quand l'heure de l'exercice sonnait, Pierre mettait le calendrier dans sa poche, et lorsque pendant la manœuvre, le bois lui écorchait la cuisse malgré la doublure en grosse toile de sa poche, il se trouvait content, car cela lui faisait dire :

— Plus que 85, 84, 83...

Delcros vient de verser son fusil, sa baguette, son nécessaire d'armes et sa baïonnette... On peut haïr les choses, mais dans tout l'attirail militaire, celles-là seules, Delcros ne les haït pas.

Sa première impression, son premier amour pour l'arme de guerre sont restés jusqu'à la fin assez intenses en lui. Il a cherché le pourquoi de cet amour. Une seule explication plausible s'est présentée à son esprit : l'atavisme... les ancêtres batailleurs et sauvages, l'éducation patriotique et militaire, le catéchisme des races et des frontières, les peuples ennemis et les peuples amis. Mais... les générations qui poussent, celles qui plus loin semblent gronder encore autour de nous au centre de la terre, celles qui sont encore dans le néant, dans l'inconnu, chez celles-là l'atavisme sera moins fort, l'éducation agira différemment, et l'odeur de l'encens et l'odeur des fruits mûrs, et l'âpre odeur des foins coupés, l'odeur même de la terre plairont plus aux narines des nouveaux-venus que l'odeur grise du salpêtre... Alors la civilisation ne sera plus un mot vide de sens ou rempli de mensonges et le Progrès règnera !...

Seulement, comme tout cela est loin, comme tout cela est confus, noyé, sans contours... Alors, se dit-il, nos petits-neveux verront l'ère nouvelle... Nous ?... Qu'il nous suffise de leur tracer le chemin... L'utopie n'est jamais absurde puisque c'est une des formes de l'idéal !

Il versa également ses effets de grand et de petit équipement.

C'était dans le même magasin où on l'avait habillé quand il était arrivé au bataillon. Le garde-magasin seul avait changé. Les piles de manteaux, de vareuses et de pantalons se trouvaient à la même place, saupoudrées de naphthaline et empilées dans de grandes étagères de bois.

Les havresacs et les cuirs s'empoussièrent dans le même coin, les cuivres et les objets en métal se vert-de-grisaient dans de larges caisses, le linge moisissait à la même place et le tout exhalait une odeur indéfinissable d'étoffes et de vieilleries renfermées.

Le chef qui avait lui-même conduit Delcros au magasin, sans doute pour s'assurer qu'il rendait bien tout son équipement, s'était assis sur une chaise. Lui non plus n'avait point changé. C'était toujours la même figure de singe, un peu plus ridée et affreuse seulement, le même poseur abruti et insatiable de sa ganacheuse personne, le même sous-off croupissant dans l'ordure militaire et destiné à y crever comme une bourrique sur le fumier de son écurie.

Il appelait un à un les effets qui avaient été donnés au chasseur et, après que Delcros les lui eut présentés et qu'il les eut minutieusement

examinés, il en barra d'un trait le nombre indicatif sur le registre d'habillement.

— C'est bien, fit-il quand tout fut rendu.

Enfin, c'était fini ! Pierre n'avait plus sur le corps que les vieux haillons qu'on lui laissait en récompense de ses trois années de service. Il pouvait se promener dans la rue avec cela sur le dos ; il ne risquait pas de se perdre quoi qu'on l'eût lâché : il était numéroté... comme au lupanar !

Ah ! il l'eut vite quitté l'uniforme quand il fut en possession de sa feuille de route !

Quelle bizarre et agréable sensation il éprouvait dans son nouveau costume ! Comme il se sentait bien ! Que c'était commode et simple et comme on pouvait passer partout facilement, sans être remarqué !

Instinctivement cependant, parfois, quand il rencontrait un officier, il portait la main à hauteur de son chapeau, ébauchant un salut militaire ; mais, vite il s'arrêtait en s'apercevant de l'erreur et, d'un mouvement brusque, colère, il renvoyait son poing contre sa cuisse et le laissait avec son bras se balancer librement.

Qu'il se sentait bien ! Comme il se trouvait libre ! quelle joie de vivre !

Jamais il n'avait vu la mer si belle, jamais les Alpes ne lui étaient apparues aussi imposantes. Il aurait maintenant du plaisir à les escalader en touriste, en amateur, sans contrainte, et il n'en éprouverait nulle fatigue. Le pays lui plaisait, il en aimait le climat, les superbes fleurs, l'admirable ciel et la poésie.

Pourtant il était attiré ailleurs aussi et il devait partir. Il ne le faisait pas sans regrets, certes. Il laissait au bataillon un ami sincère : le sergent Djeddef... et, en outre, l'on a une tendresse inexplicable toujours, pour les lieux où l'on a souffert.

Ces attachements le retenaient un peu, l'invitaient à rester encore quelque temps à Saint-Michel. Mais il rencontrait à chaque instant des chasseurs par bandes, marchant au pas et le regardant, curieux, avec des sourires d'envie, ou bien des compagnies se rendant à la manœuvre, ou bien des officiers, les sous-officiers rengagés qui usaient le bout du fourreau de leur sabre sur l'asphalte du trottoir. Tout cela sentait trop la vie qu'il venait de quitter ; à côté des bons souvenirs, de trop mauvais étalaient leur tache sombre et il voulait oublier. Donc, il prendrait le soir même le train de dix heures...

Djeddef vint à la gare.

Il était fort triste...

— Je regrette ce que j'ai fait, disait-il. J'ai la nostalgie de l'Afrique ; j'ai des heures affreuses de souffrance qui me brisent... Ah ! je t'envie, je t'envie !...

— Pauvre Djeddef !

Pierre prit dans sa main la main osseuse et toute tremblante de fièvre du sergent, et ils restèrent à la porte de la salle d'attente, longtemps, immobiles et pensifs.

Puis, Delcros eut un moment de colère, de révolte, à voir la tristesse de son ami ; il voulut lui indiquer la voie de délivrance, et il repassa en cinquante mots ses trois ans de caserne, il fit en phrases brèves et cinglantes comme un réquisitoire anti-social la confession rapide de sa transformation.

— Renonce à l'épaulette, vois-tu, cher... Les dorures et les galons cachent d'affreuses misères, tu le sais...

Djeddef hochait la tête...

— La vie libre au lieu de l'esclavage, voyons ? Et puis l'homme s'avilit sous la discipline, fatalement... aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est la vérité... L'être vraiment grand ne peut pas savoir obéir... Quant à moi... Suis-je le même qu'autrefois ? Qu'ai-je perdu ? Qu'ai-je gagné ? Que reste-t-il en moi ? J'ai changé évidemment.

Arrivé à la caserne avec l'amour du Drapeau, de la Patrie, j'en sors avec un dégoût profond pour ces choses au nom desquelles on cache tant de bassesses et qui n'ont plus qu'une raison de tyrannie, ou tout au moins de gouvernement à mes yeux. Je suis devenu, malgré tout, plus pervers ; j'ai perdu tout ce qui peut donner la paix du cœur. Je n'ai acquis qu'un peu d'expérience pour prix de mes trois plus belles années de jeunesse.

La caserne m'a pris vivant, homme, tel que je me suis donné, trop confiant. Elle s'est amusée de moi, méchamment, m'a fait souffrir pour se

distraire, presque sans s'en apercevoir, et aussi pour le précieux intérêt de l'exécration Autorité. Maintenant qu'elle m'a usé, elle sait que je ne l'aime plus et rejette dans la Vie l'épave de moi-même, pendant que les philosophes qui « pensent bien » écrivent, les pieds au chaud, le cul dans un fauteuil, la main sur un papier bien blanc et saliné, cette phrase :

« En sortant de la caserne, l'homme est mûr pour la Vie ! »

Où ! tellement mûr qu'il risque de pourrir !

Djeddef répondit tristement :

— Pour moi... trop tard !

Le train allait partir. Les deux hommes s'em brassèrent et Pierre sauta dans le wagon.

Ce fut un coup de sifflet comme en avait eu un l'express qui le conduisait à Saint-Michel, trois ans auparavant. La machine se mit en marche, lentement. Le libéré se pencha par la portière pour cacher aux voyageurs du compartiment les larmes qui mouillaient ses yeux... larmes de bonheur pourtant !

Le train passa sur un pont, au-dessus d'une avenue conduisant aux casernes ; Delcros vit Djeddef qui, arrêté, regardait défiler les wagons, il lui fit « au revoir » d'un grand geste avec son chapeau ; le sergent répondit en agitant son béret et Delcros entendit en même temps, malgré le bruit des roues l'adieu désespéré de l'esclave !...

La locomotive s'élança à toute vapeur sur les rails luisants, et Pierre se sentit soudain emporté vers les inconnus de la vie, toujours mauvaise malgré les heures de joies trompeuses, vers la vie dans laquelle il rentrait désillusionné, vaincu, avec le seul espoir des régénéscences prochaines !

FIN

Attention, les bons boigres !

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

SOMMAIRE

TEXTE. — Quand viendra donc le grand coup de balai ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Les Saisons : à quand le printemps perpétuel, éclipses pour 1899, pluies d'étoiles, grandes marées, salade de calendriers, l'Automne, l'Hiver, le Printemps, l'Été ; Un vagabond chante (poésie), par Adolphe Ketté ; Sus à tous les capitalistes, tant juifs que crétiens ! La chanson du Linceul (av. musique) ; Remède contre les écabouillages de trains ; Nids d'anarchos ; La Carmagnole ; Inondation raticonnaise ; Action corporative et duperie politique ; Le dépeuplage ; Joseph Leiter, l'ex-roi du blé ; Le Panama militaire ; Primes.

DESSINS. — Le grand balayeur ; les Saisons ; l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Vieux prolos ; les Tisserands ; Sabre et Goupillon ; Le prolo devient proprio : il a un jardin sur le ventre ! Les faveurs de la République ; le Dépeuplage ; Militarisme ; Machine à fabriquer les faux.

Tout acheteur de l'Almanach a droit à des primes au GRAND ŒIL.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

Flambeaux et bouquins

Guesde vient de publier chez Giard et Brière (16, rue Soufflot, le volume 3 fr. 50) un bouquin intitulé le SOCIALISME AU JOUR LE JOUR.

C'est du réchauffé que Guesde nous sert ! Ce sont ses articles parus dans le *Cat ou Peuples* de 1884 à 1886. Bondieu, il me semble que Guesde devrait accoucher d'autre chose que d'un bouquin fait dans ces conditions. Quand on a donné

son nom à un parti on devrait en fait de bouquin, pondre des ruminades inédites.

Guesde a l'excuse d'imiter beaucoup d'autres types : c'est devenu une maladie, ces bouquins farcis de tartines de canards. Il en pleut ! Aux devantures des libraires on ne voit que ça.

Ces critiques faites, le bouquin de Guesde reste la formulation du marxisme à la mode guesdite : un collectivisme étroit et autoritaire.

Dès la préface (qui est une lettre à Jules Vallès) Guesde explique qu'il est le sectarisme fait homme et que son parti ne vit que de discipline et ne compte que sur la centralisation ouvrière pour avoir raison de la centralisation.

Crédieu, nous voilà loin du Guesde de l'Internationale qui fulminait contre les tendances autoritaires de Karl Marx et affirmait que, dès maintenant, les groupements ouvriers, embryon de la future société humaine, doivent être l'image fidèle des principes de liberté et de fédération et qu'on doit en rejeter tout principe tendant à l'autorité et à la dictature.

Mais voilà : en 1872 Guesde était révolutionnaire et anarcho, — depuis il est devenu politicien... et guesdiste !

Le copain Guerdat va parcourir pour la vente de l'Almanach du Père Peinard, les villes suivantes : Le Haere, Fécamp, Yvetot, Nenfthalot, Dieppe, Eu, Abbeville, Doullens, Amiens, Arras, Béthune, Lens, Douai, Lille.

Les camarades de ces localités sont priés de lui réserver bon accueil.

Communications

Paris

— Dimanche 6 novembre, à 2 h., Maison du Peuple, 47, rue Ramey, grande conférence publique et contradictoire.

Les Forces Sociales de l'Avenir, par E. Girault. Entrée : 0 fr. 25 pour les frais.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 13, rue des Riantes. Causeries par des camarades.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux ;) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Hauts-de-France

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

— Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

Province

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

— Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impose Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 10, rue Chifou et en vente dans tous les kiosques.

TAKARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PRÈGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi. Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Rualménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

LE MANS. — Vu la gravité de la situation, le groupe des Libertaires Manceaux invite les lecteurs des journaux libertaires à se trouver, samedi 5 novembre, chez Stonez, rue St-Gilles, à 8 h. 1/2. Urgent.

Sujet : la Coalition révolutionnaire.

REIMS. — Tous les révolutionnaires sont invités à la soirée familiale organisée par les camarades du Faubourg de Laon le samedi 5 novembre, à 8 h. 1/2, dans le local de leur réunion hebdomadaire, café de la République, 25, rue St-Thomas.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 8 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

BRUXELLES. — Lundi 7 novembre, à 8 h., brasserie Belge, Grande Place, conférence par notre amie, Méli, étudiante en philosophie.

Ordre du jour : la Philosophie Libertaire.

Entrée : 0 fr. 10.

VERVIERS. — Le "Père Peinard" est en vente chez les principaux marchands de journaux.

Petite Poste

M. Troyes. — B. Le Mans. — P. Breuille. — C. Liencourt. — H. et N. Nonancourt. — H. Orléans. — G. W. Fresseneville. — L. Epinal. — H. Vienne. — V. Nîmes. — M. Avignon. — G. Marseille. — P. A. Trélazé. — L. Reims. — V. Epernay. — Reçu réjouissements, merci.

Pour les Détenus politiques

Un groupe de bons bougres à Créissels 0.75.

Samedi 5 Novembre, à 8 h. 1/2

Salle Badart, 25, cours Benoît, St-Denis

Grand Meeting

PUBLIC ET CONTRADICTOIRE

Sujets traités : Un crime antisémite, la République en danger, union des révolutionnaires devant le danger. Orateurs : Henri Dhorr, Lemoux, Brunet, Joindy, Broussouloux, Dain, Perron, etc.

Entrée : 0 fr. 25 pour les frais.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25 ; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (raisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare ; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugh.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25 ; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GURULES NOIRS, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LOI et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50 ; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELGROS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieville, Paris



Chante Félsque!... Sinon, gare à la Salute Famille!